

# JOINDRE L'UTILE À L'AGRÉABLE

## Jardin familial et modes de vie populaires

*Frauenfelder Arnaud, Delay Christophe, Scalabrini Laure*  
2015. Lausanne: Antipodes. ISBN 978-2-88901-100-1. 239 p.

**Texte:** *Yassin Boughaba, IEPHI, Université de Lausanne & CENS, Université de Nantes*

Dans ce livre issu d'une enquête collective financée par la Direction de l'aménagement du territoire de l'Etat de Genève, Arnaud Frauenfelder, Christophe Delay et Laure Scalabrini étudient une activité de loisir (ou activité hors-travail) particulière: le jardinage sur les parcelles de terre mises à disposition par l'Etat *via* la Fédération genevoise des jardins familiaux (FGJF). Ce terrain d'enquête, qui rassemble majoritairement des ouvriers/ères et des employé.e.s, souvent de la fonction publique, sert pour les auteur-e-s de lieu d'observation des modes de vie des fractions «hautes» des classes populaires. En d'autres termes, en décrivant la manière dont ces maçons, gendarmes à la retraite, ou assistantes de soins cultivent, conservent et échangent leurs légumes et leurs fleurs, prennent leur repas et invitent leurs proches, les auteur.e.s cherchent à décrire la signification d'un ensemble de pratiques d'individus à la fois tendanciellement dominés au travail et créateurs ou légitimes dans leurs activités à côté de celui-ci. L'ouvrage s'inscrit ainsi dans le débat sur l'analyse des cultures populaires (ou «dominées») initié en France par Claude Grignon et Jean-Claude Passeron (1989) et qui visait à préciser les risques interprétatifs (misérabilisme, populisme, ethnocentrisme) liés à l'analyse des productions symboliques des ouvriers/ères, employé-e-s et paysan.ne.s et, entre autres, à amender les analyses bourdieusiennes jugées légitimistes. Les auteur-e-s se situent donc dans le sillage de sociologues français – qu'ils citent abondamment – qui s'étaient emparés de ce programme de recherche dans les années 1980 en effectuant des enquêtes localisées auprès d'ouvriers/ères de diverses régions de France (Pialoux & Corouge 2011, Retière 1994, Schwartz 1990, Weber 1989).

Le titre de l'ouvrage évoque la thèse principale des auteur-e-s: pratique utile (i.e. permettant de faire des économies) et agréable (i.e. apportant des gratifications symboliques), le jardinage est un exemple de l'ambivalence des cultures populaires qui sont à la fois dominées, en raison de l'existence d'un

ordre social et symbolique inégalitaire, et autonomes, car redevables des conditions de vie particulières des individus qui les forment. Pour reprendre les mots des auteur-e-s: «on peut [...] considérer que le jardinage est une activité située [...] à mi-chemin entre un gagne-pain et un passe-temps, entre une forme de «choix du nécessaire» et une forme de «goût populaire de l'expression personnelle» et de «loisir créateur» (p. 118). Leurs résultats se fondent principalement sur une analyse d'entretiens semi-directifs menés auprès de locataires de trois sites de jardins familiaux. Parallèlement, ces résultats sont étayés par d'autres sources: des études publiées par d'autres sociologues des mondes populaires, des documents et des statistiques de la FGJF, la (modeste) littérature secondaire sur les jardins familiaux à Genève ainsi que des photographies.

L'ouvrage est composé de deux parties qui répondent à deux questions distinctes: qui sont les jardiniers/ères? Et que font-ils dans leur jardin? La première partie, plus courte, vise à situer socialement ceux-ci à l'aide de tableaux de fréquences, principalement construits à partir des données issues des entretiens. Il ressort de cette analyse que les jardiniers/ères sont majoritairement des hommes, souvent âgé-e-s de plus de 50 ans et étrangers/ères (de nationalité portugaise et italienne notamment) et qu'ils appartiennent aux fractions 'hautes' des classes populaires – les locataires des jardins familiaux sont très majoritairement des ouvriers/ères et des employé-e-s. Bien qu'instructive du point de vue sociographique, on peut s'interroger sur la pertinence de cette analyse statistique, dans la mesure où elle est menée sur une petite population d'enquêté-e-s. (une vingtaine d'individus) et où elle introduit une logique de représentativité dans une démarche qualitative. Dans cette partie, j'aurais pour ma part préféré lire un commentaire du tableau sur les caractéristiques sociales des interlocuteurs/trices – qui est reporté en annexe – ainsi qu'un développement sur les représentations subjectives de soi et des positions sociales occupées.

La seconde partie rassemble quant à elle les principaux résultats de l'enquête. Cette partie suit une logique analytique, de manière à aborder les différents enjeux sociologiques soulevés par la pratique du jardinage et d'avancer dans la connaissance des modes de vie populaires. Chaque chapitre traite d'un enjeu différent, à savoir l'origine (sociale) du goût pour le jardinage (ch. 3), l'inscription de ce goût dans une morale de classe (ch. 4), l'intrication sociale du domaine professionnel et des activités hors-travail (ch. 5), la question de l'existence de pratiques de loisirs pour les classes 'dominées' et de celle de l'autonomie des cultures populaires appréhendée à l'aune des pratiques alimentaires des jardiniers / ères (ch. 6 et 7) et, enfin, la forme, l'étendue et les significations des sociabilités en milieux populaires (ch. 8 et 9). Ces chapitres couvrent donc très systématiquement les diverses questions que soulève l'étude des cultures populaires *via* l'observation des pratiques hors-travail. Je m'arrêterai sur deux enjeux me semblant être particulièrement intéressants à développer.

D'une part, les auteur-e-s montrent que la pratique du jardinage a une signification particulière pour les usagers / ères qui travaillent en tant qu'exécutant-e et / ou dans des conditions pénibles. Dominés au travail, ces individus trouvent des gratifications symboliques dans leur pratique, qu'il s'agisse de construire un beau cabanon ou d'aménager une pergola (structure qui supporte des plantes grimpantes et qui abrite du soleil), de produire des légumes de qualité et en quantité, ou encore de donner à voir une parcelle propre et belle parce qu'agrémentée de fleurs. Ces gratifications symboliques – parallèles aux économies que le jardin permet de faire *via* l'autoconsommation – sont particulièrement précieuses pour les ouvriers / ères qui subissent les contraintes liées à leurs situations de travail. Comme l'exprime ce conducteur des TPG (38 ans, de nationalité portugaise): «Après quatre jours faire les embouteillages, les clients, le stress, les horaires et tout ça... Moi le quatrième jour je respire et dis «bon, je vais au jardin». [...] Parce que mon boulot c'est comme ça... Je commence à 10h et 1 minute, c'est 10h et 1 minute, ce n'est pas 10h12! J'ai plus la tête [ici au jardin] dans les horaires... «Quelle est la ligne que je vais faire?» Ici, c'est ça que c'est bon, il y a pas de lignes, il y pas d'horaires.» (cité p. 95). Ce témoignage illustre bien, à mon avis, la plus grande intrication sociale des domaines professionnel et de loisirs en milieux populaires; les gratifications issues des activités hors-travail prennent dès lors sens en rapport avec une situation professionnelle désavantageuse.

D'autre part, leur analyse des sociabilités au jardin montre bien que celles-ci prennent des formes et une étendue qui sont spécifiques aux classes populaires. Alors que les membres des classes moyennes et supérieures possèdent un capital social, objectivé dans un «carnet d'adresses», les jardiniers / ères fré-

quentent plus souvent et plus exclusivement leur famille (nucléaire ou élargie), en l'occurrence lors de repas organisés au jardin. Les sociabilités prennent également une forme plus directe: les auteur-e-s montrent par exemple que les liens d'amitié entre jardiniers / ères se nouent d'abord avec les voisin-e-s les plus proches ou encore que les discussions et les échanges s'engagent souvent spontanément (p. 154-155). Dans le cadre de ces sociabilités, quoique circonscrites, des biens et des services circulent, ce qui fait dire aux auteur-e-s qu'elles fonctionnent comme une «protection rapprochée» (Castel 2003, 167). En revanche, et les auteur-e-s le relèvent, ces sociabilités au jardin semblent également être le support d'un important contrôle social en raison des obligations qu'elles génèrent, qu'il s'agisse de l'obligation de prendre des nouvelles des voisin-e-s (âgé-e-s en particulier), de maintenir son jardin propre pour ne pas subir les commérages négatifs, de donner et de recevoir des légumes ou encore de l'obligation de participer aux rituels de cet entre-soi local (comme la bière partagée en fin d'après-midi).

Pour finir, j'ai identifié un revers à cette appréhension très systématique des enjeux sociaux liés aux pratiques hors-travail des classes populaires: à mon avis, certaines analyses ne sont pas suffisamment attentives aux contre-exemples et aux différences sociales au sein de la population enquêtée. Porter attention à ces deux éléments auraient permis d'approfondir des résultats déjà publiés et, peut-être, d'identifier des spécificités liées à la société suisse, en termes de niveaux de revenu et de chômage ou de rapports étrangers-Suisse notamment. Quoiqu'il en soit, la publication de ce livre est bienvenue, car elle contribue à constituer un champ de recherche sur les mondes populaires, qui reste bien peu développé en Suisse romande.

# RÉFÉRENCES

**Castel Robert.** 2003. L'insécurité sociale. *Qu'est-ce qu'être protégé?*  
Paris: Seuil.

**Grignon Claude, Passeron Jean-Claude.** 1989. *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature.* Paris: Seuil & Gallimard.

**Pialoux Michel, Corouge Christian.** 2011. *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue.* Marseille: Agone.

**Retière Jean-Noël.** 1994. *Identités ouvrières. Histoire sociale d'un fief ouvrier en Bretagne 1909-1990.* Paris: L'Harmattan.

**Schwartz Olivier.** 1990. *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord.* Paris: PUF.

**Weber Florence.** 1989. *Le travail à-côté. Etude d'ethnographie ouvrière.* Paris: EHESS.